Ferrette
du mardi 21 juillet
au lundi 10 août 1789

ou

réédition en facsimilé
des
éditions successives
des
manuscrits d'Alexandre Moll
à partir des lettres à sa sœur

Dédiée
aux
sociétaires
historiographes, amateurs et chercheurs
du
Sundgauverein

A.B. ÉDITION 2018

Table des matières

LETTRES DE M. ALEXANDRE MOLL

ANCIEN DÉPUTÉ DU HAUT-RHIN

SUR LES ÉVÉNEMENTS

QUI SE SONT PASSÉS

A FERRETTE

LE 22 JUILLET 1789

ET SUR L'ACOUSMATE

ENTENDUE

A ESCHENTZWILLER

EN MAI 1784

Tirage à part du JOURNAL D'ALTKIRCH

ALTKIRCH

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE J. BOEHRER

1879

AVANT-PROPOS

Les lettres de M. Moll sur les événements arrivés à Ferrette, en 1789, ont été publiées pour la première fois, par les soins du vénérable et savant abbé Zimberlin, ancien curé de Biederthal, dans la *Feuille d'Annonces de Thann, Cernay et Saint-Amarin*, où elles forment une série de 14 feuilletons, du 26 Avril au 9 Août 1862. La réimpression de ces lettres, qui étaient devenues introuvables, nous a été demandée par des amateurs de l'histoire de notre province ; elles seront lues, nous n'en doutons pas, avec un vif intérêt, par un grand nombre de nos abonnés.

Quant à l'étrange histoire de l'acousmate d'Eschentzwiller, écrite également par M. Moll, nous serions tenté de la reléguer dans le domaine des fables, n'était la parfaite honorabilité de son auteur et si des

phénomènes de ces voix de l'air n'avaient été observés dans toutes les parties du monde, sur les bords de la mer, dans les vastes plaines du désert, dans les vallées profondes et sur le haut des montagnes (1). Nous empruntons cette relation aux *Légendes du Florival*, que M. Ch. Braun a publiées à Guebwiller, en 1866. Imp. Jung. Pages 39 à 44.

Quelques notes biographiques sur M. Moll ne seront pas hors de propos dans la circonstance, en attendant la publication si vivement désirée du Dictionnaire biographique des hommes distingués qui ont illustré notre province.

M. Moll, Alexandre Pierre, est né à Eschentzwiller, canton de Habsheim, le 26 Février 1767, de Pierre Moll, Maire ou Prévôt, comme on disait alors, et d'Anne-Marie Nithard.

Il fit partie de ce groupe d'honnêtes et loyaux alsaciens dont la France fit choix,

(1) Voir sur ce sujet Autenrieth : *Stimmen aus der Hœhe*.

au commencement de ce siècle, pour administrer les pays nouvellement soumis à son sceptre et pour faire aimer, dans la sphère de ses attributions, le nouvel ordre de choses. Dès avant 1809, nous trouvons M. Moll pourvu des importantes fonctions de Directeur général des contributions directes du Grand duché de Berg, en résidence à Dusseldorf, alors chef-lieu du département du Rhin. Il resta à ce poste jusqu'à l'arrivée des événements qui ont amené le traité du 20 Novembre 1815, lequel, comme on le sait, a fait rentrer la France dans ses anciennes limites.

En Mai 1815, pendant les cent jours, le collége électoral d'Altkirch envoya M. Moll siéger à la chambre des députés et renouvela successivement son mandat les 24 août 1815, 20 septembre 1817 et 13 novembre 1820. A la Chambre, il siégea au centre. Du reste, selon la Biographie pittoresque des députés (Paris 1820), M. Moll n'a guère parlé qu'une fois; il s'agissait de favoriser les compagnies d'assurances mu-

tuelles contre l'incendie. Il proposait sur ce sujet un amendement fort honorable. Il voulait que la petite propriété, l'immeuble dont la valeur n'excéderait point 2000 fr. fut exempté des droits de timbre et d'enregistrement dans les actes relatifs à toute adhésion aux sociétés d'assurances. Les députés du fisc étouffèrent sa voix et repoussèrent sa réclamation en faveur des chaumières.

Le 4 Juin 1816 il avait été nommé maire de la ville de Mulhouse, dont il remplit les fonctions jusqu'en Novembre 1819.

Enfin, le 22 Novembre 1820, il fut nommé directeur des contributions directes du Haut-Rhin, en résidence à Colmar, fonctions dont il fut relevé le 18 Septembre 1830. Avant cela, il avait été nommé aux mêmes fonctions à Laval (Mayenne), poste qu'il n'accepta pas

Il était chevalier de la légion d'honneur.

C'est à Colmar, le 20 septembre 1841, qu'il termina sa carrière et c'est à Eschentzwiller sur la colline qu'il a été inhumé.

LETTRES

SUR LES

ÉVÉNEMENTS QUI SE SONT PASSÉS A FERRETTE

le 22 Juillet 1789.

« Ferrette, le 1er Août 1789.

« Vous êtes, sans doute, ma chère sœur, dans l'attente pour apprendre comment s'est passée la scène insurrectionnelle dont Ferrette vient d'être le théâtre. Il m'était impossible de vous en parler plus tôt ; je ne sais même pas si j'aurai maintenant assez de répit pour vous faire le détail complet de cette guerre de sédition, car c'est ainsi qu'on peut l'appeler. Je vais toujours vous dire ce que je puis.

Depuis quelques jonrs, on répandait des bruits menaçants de saccager les maisons des officiers de Justice de Ferrette ; on allait même jusqu'à dire qu'après avoir démeublé et pillé tout ce qui s'y trouvait, on y mettrait le feu pour réduire toute la ville en cendres. Ces bruits étaient d'abords vagues et d'ailleurs si absurdes qu'on en

riait, ou du moins qu'on n'y faisait guère attention.

Cependant les scènes de désordre, que l'on citait comme s'étant passées ailleurs, ont dû, à un certain point, donner l'éveil.

Le piéton de poste, qui revenait fort tard d'Huningue, le mardi soir (1), me raconta, avec tous les détails, les avanies qu'avait essuyées, le même jour, M. Hell le jeune (2), au village d'Hésingen, qu'il avait à traverser pour sauver les archives de la famille Montjoie et les conduire dans la forteresse d'Huningue ; il fut insulté et poursuivi par une tourbe furieuse jusqu'à l'entrée des fortifications, qu'il n'est parvenu à atteindre qu'avec peine. Outre cela, j'entendais dire en ville que le plan était formé qu'une bande de gens sans aveu, de vagabonds, de déserteurs, etc., qu'on disait s'être assemblée dons la vallée de Saint-Amarin, viendrait dans la journée du mercredi (3) faire irruption à Ferrette. Tout cela m'avait un peu déconcerté, d'autant plus que je savais que la popularité de M. Hell lui avait toujours valu l'estime de toute la contrée, et que l'acharnement dont il est devenu l'objet devait avoir une cause sérieuse que je ne m'expliquais pas. Je me hâtai de rentrer à la maison pour y

(1) 21 Juillet 1789.

(2) Greffier du baillage de Hirsingen.

(3) 22 Juillet 1789.

faire part de ces circonstances. Trouvant l'appartement de M. Gérard (1) fermé, je devais croire qu'il s'était couché. Cependant, j'éprouvai le besoin de ne pas lui laisser ignorer plus longtemps ce que j'avais appris, et, sans hésiter, je frappai à sa porte, qui s'ouvrit à l'instant. M. et Mme Gérard étaient encore levés. Il va sans dire que ma visite, à une heure pareille, a dû leur paraître fort extraordinaire. C'était entre dix et onze heures. Je leur rapportai brièvement ce dont je venais d'être informé. M. Gérard avait trop d'expérience et de pénétration pour ne pas apprécier beaucoup mieux que moi la portée de ces nouvelles. Sans donner beaucoup de temps à la réflexion, il me demande à l'instant : « Avez-vous le courage de rester à la maison pendant mon absence ? » Ma réponse, franchement affirmative, fut aussitôt suivie de la résolution de se mettre momentanément à l'écart, en faisant tout de suite les apprêts pour partir immédiatement. Au même instant, on frappe vigoureusement et à coups redoublés à la porte de la maison, dans la supposition sans doute que tout le monde fût couché, ce qui était vrai à l'égard de toutes les autres personnes de la maison. — Qui est là ? — Le bourgmestre de la ville (2), répond celui-ci.

(1) Jean-Claude Gérard, Ecuyer, Bailli des ville, comté et département de Ferrette, subdélégué de l'Intendance d'Alsace.

(2) M. Dels.

Il venait d'un air consterné sonner l'alarme d'une manière beaucoup plus rembrunie que je ne l'avais fait, en renchérissant sur mon rapport. On a cherché alors à abréger la conversation, en faisant observer qu'il était tard, mais sans s'ouvrir au bourgmestre sur le projet de départ, puisque cela ne pouvait aboutir à rien, sinon peut-être à l'entraver. Il se retira. M. Gérard se mit incontinent à trier quelques papiers et à faire, de concert avec Mme Gérard, ses malles et paquets. De mon côté, j'allai éveiller le cocher pour fourrager les chevaux et préparer la voiture, afin que le départ pût avoir lieu dès l'aube du jour. A trois heures du matin, tout était prêt, et le départ eut lieu sans même que les gens de la maison en eussent connaissance, excepté le chasseur qu'on avait fait monter à cheval pour précéder la voiture en éclaireur.

Après m'être couché quelques heures, j'appris, à mon réveil, que la consternation s'était emparée de tout le monde. Les uns blâmaient M. Gérard d'avoir quitté, mais ceux même qui trouvaient le plus à redire, ne tardèrent pas à l'imiter, en s'éloignant seulement quelques heures plus tard, mais dans la même journée.

Dans la matinée nous nous occupions à serrer et à sauver le mobilier portatif et susceptible de déplacement ; on coulait le même jour la grande lessive annuelle, de sorte qu'une grande partie du linge de la maison s'y trouvait. Cette portion

précieuse du mobilier devait particulièrement appeler la sollicitude de Mme Gérard. La visite de la buanderie ne laissait aucune incertitude qu'on pouvait facilement y pratiquer une fosse assez spacieuse pour y serrer toute la lessive. Restait à savoir si le linge mouillé qu'on y enterrerait ne serait pas promptement avarié. Il fut reconnu qu'en le laissant enfoui pendant une dixaine de jours seulement, il n'y avait aucune altération à craindre. On fit venir des ouvriers sur la discrétion desquels on pouvait compter pour creuser cette fosse. Mme Gérard présidait elle-même à l'opération. La précaution a eu un succès complet. Tout le linge a été conservé intact.

Déjà, vers dix heures du matin, on voyait arriver des personnes des villages d'alentour, monter, descendre la ville, passer et repasser continuellement. Le nombre augmentait successivement. Je reconnus une partie de ce monde. Ces nouveaux-venus paraissaient étrangers, c'est-à-dire étrangers au baillage. Ils se plantaient aux avenues des rues et devant les maisons, comme s'ils attendaient quelqu'un, tandis que ce n'était que pour mieux épier.

La maison de M. Gérard étant isolée, dominait d'un côté et était dominée des autres, de sorte qu'elle était plus en évidence qu'aucune autre. Je vis qu'elle était plus particulièrement observée. Nous y étions comme bloqués, en ce sens qu'on

ne pouvait rien transporter dehors sans être aperçu, si bien que je n'ai pu trouver un seul instant pour sortir un sac de douze mille livres en argent blanc que j'avais préparé pour aller le jeter dans le puits assez profond du jardin. Impossible de le faire sans être vu, parce qu'il fallait traverser la rue qui était constamment garnie de gens désœuvrés qui y circulaient, à la vérité en petit nombre. Je me réservais de profiter de l'entrée de la nuit pour exécuter mon dessein. Il n'était plus temps. A mesure que le temps s'écoulait, je vis grossir le nombre des gens de la campagne. On devait croire, il est vrai, que d'après tous les bruits qui s'étaient répandus, une vaine curiosité avait attiré une partie de ce monde.

Quoique la journée se fût passée tranquillement, tout le monde tremblait et était dans une indicible agitation, parce que de nouveaux bruits sinistres se répandaient à chaque instant et circulaient avec rapidité.

La bourgeoisie fut convoquée à l'hôtel de ville pour aviser aux moyens à employer le cas avenant. Le résultat de la délibération de cette réunion fut complétement nul. Aucune disposition n'a été prise, parce que, disait-on, et cet on-dit était généralement accrédité, on n'en voulait qu'aux juifs, et qu'il n'était question que de détruire et brûler des titres et papiers de leurs créances usuraires, et en même temps ceux des droits odieux de la féodalité. Que, d'ailleurs, la

bande d'insurgés qu'on avait insidieusement exagérée comme marchant par milliers, ne permettait aucune résistance efficace. Voilà comme on avait raisonné, et, malheureusement, personne ne s'était trouvé à l'assemblée pour combattre cette pusillanimité. Les choses en restèrent là.

Mme Gérard a montré plus d'énergie que cela. Elle était décidée à ne pas quitter la maison, résolue à courir toutes les chances. Sa présence ne pouvait cependant être d'aucune utilité réelle ; nous lui fîmes comprendre qu'il était prudent qu'elle s'éloignât. Elle ne s'y est résignée qu'à six heures du soir et ne voulait pas aller plus loin qu'à Vieux-Ferrette, où elle s'est retirée avec son fils cadet, le petit Alexandre, et seulement après avoir mis, je ne dirai pas en lieu de sûreté, mais au moins hors de la maison, dans les bâtiments de l'enclos qu'on pouvait aborder sans être vu, ce qu'on a pu transporter sans trop d'embarras. Son départ a été l'occasion d'une scène touchante, comme si on avait eu le pressentiment qu'elle ne reverrait plus son habitation.

Je restai seul avec de fidèles domestiques, occupé à fourrer le plus d'objets mobiliers que je pouvais dans trois grands poëles de poterie, chauffant trois pièces de rez-de-chaussée, qui m'avaient semblé offrir un refuge pour être mieux à l'abri du pillage ou du feu. Précaution vaine! Tout a été spolié ou incendié. Les poëles furent fracassés par la chute des massifs de l'étage su-

périeur. Ce qui m'a le mieux réussi dans mes prévisions, c'est d'avoir placé devant la porte d'entrée d'une petite cave, attenant à la grande, un tonneau d'une certaine ampleur, en le posant sur cul, de manière que l'entrée se trouvait entièrement masquée. Cette petite cave, toute remplie, renfermait une quantité considérable de vins étrangers et de liqueurs en bouteilles. Je crois qu'il existe peu de caves dans la haute Alsace aussi bien assorties en vins fins et liqueurs recherchées. C'en était fait si on eût connu son existence ou si on se fût aperçu de la porte d'entrée. Tout est resté sauf et intact.

Dans la journée, un homme de Ligsdorff, que je connais très-bien et qui, jusque-là, jouissait d'une bonne réputation, s'était présenté chez moi pour me demander la délivrance d'un dossier renfermant les pièces d'un procès le concernant, et dont la mise sur le bureau avait été ordonnée, me disant d'un air dolent qu'on ne savait quoi penser de tous les bruits qui couraient, ni prévoir ce qui pouvait arriver. Pour mieux s'accréditer auprès de moi, il me présentait la canne à pomme d'or que venait de lui conférer, en partant, le procureur fiscal (1), afin de la lui garder en dépôt. J'éprouvai par cette démarche une impression qui m'a fait faire les plus tristes réflexions. Je refusai d'abord de donner ce dossier,

(1) M. Menweeg.

en déclarant que, comme dépôt, je ne pouvais le remettre qu'au greffe. Peu satisfait de mon refus, le visiteur s'en va droit chez le greffier (1). Celui-ci m'envoya dire que je pouvais extrader les pièces. Je le fis. Cependant, la défiance que m'avait inspirée cet individu, en dépit de sa vanterie de vivre dans l'intimité du procureur fiscal, n'était que trop fondée.

C'est le même homme, comme je l'ai appris depuis, qui, quelques heures plus tard, a présidé au sac et au brûlement des papiers du greffe, où la même canne à pomme d'or lui servait de bâton de commandement.

Presqu'au même moment, un homme à figure sinistre, de Werentzhausen (2), que je savais avoir été repris de justice antérieurement et condamné à une peine flétrissante, s'était introduit dans le vestibule, en demandant l'aumône ou de quoi manger. On lui donna du pain et l'on vint m'en informer. Lorsque l'individu me vit arriver vers lui, il fut un peu déconcerté ; et après que je lui eus dit d'un ton sec et sévère que ce n'était pas ainsi que l'on s'insinuait dans l'intérieur des maisons, il se le tint pour dit et se retira sans regimber, ce à quoi je ne m'étais guère attendu. Ces deux circonstances ne cessèrent dès lors de m'occuper et de m'affecter péniblement,

(1) M. Quellain.
(2) Kempf.

sans pouvoir me défendre d'y voir un mauvais présage.

Vers les huit heures du soir, à la chute du jour, quelques garçons de Vieux-Ferrette se présentèrent devant la porte de la cour, s'annonçant comme étant disposés à garder la maison pendant la nuit. On vint me faire part de leur intention. Je leur envoyai du vin pour se rafraîchir, car il faisait très-chaud. Un instant après, un autre groupe s'était joint au premier, se disant dans les mêmes dispositions. J'en fis autant à leur égard. Insensiblement, je m'aperçus que de nouveaux-venus grossissaient d'une manière inquiétante le rassemblement qui s'était formé devant la porte-cochère, quoique les domestiques, qui connaissaient mieux que moi les individus, m'assurassent que c'étaient des gens de bonne volonté. Ils me firent dire ensuite que si on voulait leur donner à boire, ils répondraient de la sûreté de la maison et qu'ils feraient vigoureusement résistance pour la garantir de toute atteinte. Ma confiance, déjà ébranlée, me fit refuser d'accéder à cette demande. On me représenta que j'avais tort de ne pas contenter ce monde qui se conduisait tranquillement, ce qui était vrai jusque-là, mais je n'en étais nullement rassuré pour cela. Dans l'isolement où je me trouvais, il fallait céder. Je leur envoyai encore quelques pots de vin.

Cependant la foule allait toujours grossissant

et devint bientôt un attroupement formidable. Il était huit heures et demie. La porte fut alors forcée. On se jette pêle-mêle dans la cour, et, sans tarder, un certain nombre pénètre déjà dans le vestibule. Je remarquai que la majeure partie était déjà dans l'ivresse ; je devais penser que l'on s'était déjà gorgé ailleurs auparavant.

Nous exigeons, me dirent quelques-uns d'un ton insolent, qu'on nous délivre du vin tant qu'il nous plait. Qu'opposer à des gens abrutis et qui indubitablement étaient déterminés à l'avance à commettre des excès ? Je leur promis de les satisfaire, mais que préalablement ils devaient évacuer la maison et se retirer dans la cour. Le groupe qui avait fait cette première irruption n'était que d'une vingtaine d'individus, je parvins, à l'aide des domestiques, à les faire déguerpir. Mais il n'y avait plus à marchander ; il fallait tenir ce qui avait été promis et leur délivrer du vin à discrétion, tout en appréhendant que cette déférence, loin de les satisfaire, ne ferait peut-être qu'aggraver le désordre. Celui-ci, en effet, ne fit qu'augmenter. Peu d'instants après, la maison fut de nouveau envahie et le vestibule encombré en un clin d'œil.

On se précipite avec impétuosité dans la cave, où chacun voulait arriver le premier. Je m'y transportai aussitôt, sans trop savoir actuellement comment j'ai pu y arriver à travers ce pêle-mêle. Je me vis entouré de ces garnements

qui, d'une voix hautaine et menaçante, demandèrent que sur-le-champ on leur servît du meilleur vin. Je ne savais que leur répéter qu'on allait les contenter, mais que pour le pouvoir, il fallait avant tout faire place et déblayer la cave ; que sans cela il était impossible de tirer le vin. Paroles perdues ; on ne voulait rien écouter ; je fus accablé de huées et j'entendis dire autour de moi : « S'il ne veut pas se prêter de bonne grâce, il n'y a qu'à le clouer par les bras et les jambes contre le mur. » Ma permission ou mon refus devenaient désormais indifférents, puisqu'on était déjà en train de tirer du vin dans des vases et baquets qui se trouvaient là sous la main ; mais cela ne pouvait aller assez vite pour abreuver simultanément tant de gosiers, parce que les grands tonneaux n'étaient pas en perce et que pour les entamer il aurait fallu une certaine pratique qui leur manquait. J'ai presque ri en voyant leur sot embarras dans cette occasion. Un paysan, de taille gigantesque, que je crois être de Mittelmuespach, tenait en main, en la tournant et retournant en tous sens, la clef servant à visser et à ouvrir les écluses aux enfonçures des grands tonneaux. Je vis bien qu'il était trop ignorant ou trop gauche pour en comprendre l'usage et la destination ; mais une personne plus expérimentée pouvant se trouver parmi cette engeance, il y avait tout lieu de craindre qu'elle ne s'en emparât et ne s'en servît pour ouvrir les écluses,

ne serait-ce que pour se donner le plaisir de voir couler le vin, ainsi qu'on l'a vu faire ailleurs. Sans balancer, je saisis la clef et l'arrachai de force de la main de ce grand maraud, en la jetant par dessus les tonneaux dans la ruelle, vers le mur, où il eût été difficile d'aborder, si toutefois on avait voulu essayer d'en faire la recherche. Ma hardiesse m'a mieux réussi que je ne le croyais. Le butor en était tout confus et se tenait coi. Vraisemblablement, cette soustraction a valu la conservation des vins que l'on n'a pas eu le temps de consommer ou de délapider.

Le danger de me trouver dans une pareille bagarre, au milieu d'une cohue d'énergumènes, ne m'avait jusque-là nullement préoccupé ; mes relations antérieures avec le public ne me rappelaient aucun sujet de nature à m'inspirer des craintes pour ma sûreté personnelle. C'était sans doute trop de présomption de ma part. Cependant, la foule augmentait sans cesse, on commençait à être tellement serré, qu'à peine on pouvait se remuer. Ce que voyant, je compris seulement la gravité de ma situation et songeai à m'en tirer. L'embarras de me dégager et de sortir de cette presse me parut un moment insurmontable. Il me fallait d'abord atteindre, puis remonter un escalier assez étroit d'où je risquais d'être refoulé par les nouveaux arrivants qui le tenaient constamment obstrué. Le trouble qui me saisit à cette occasion fut tel que je ne sau-

rais dire comment j'ai percé la foule, ou comment je suis parvenn à remonter l'escalier. Je sais seulement que je suis arrivé sans accident au vestibule que j'ai trouvé également encombré et tout le rez-de-chaussée envahi. J'avais fermé d'avance les appartements à clef. Je n'osais plus hasarder d'ouvrir, pour m'y réfugier, dans la crainte que la foule ne s'y jetât avec la même fureur qu'elle le fit en s'emparant de la cave. Je ne vis plus autour de moi aucun des domestiques, qui ne pouvant plus rien empêcher, se tenaient, non pas cachés, mais à l'écart. Du reste, pas un seul habitant de Ferrette ne s'était montré.

Dans cet état d'abandon, je ne savais plus quel autre parti prendre que celui de me retirer. J'allai trouver Mme Gérard à Vieux-Ferrette, où je suis arrivé sans avoir rencontré un seul individu, quoique l'on m'eût dit après que j'avais couru de grands risques en chemin.

Je ne pouvais guère citer à Mme Gérard ce qui se passait, ni lui déguiser ma crainte de voir le pillage s'étendre sur tout ce qui était accessible dans la maison, parce que cela me paraissait inévitable ; j'ai ajouté cependant que je ne pensais pas qu'on avait à redouter le feu, ainsi qu'on en avait fait circuler la menace. J'espérais aussi qu'après s'être empiffrés, nos bandits tomberaient dans un état d'abrutissement tel, que seul il y aurait mis obstacle.

A minuit et demi environ, je retournais en

ville pour savoir la tournure que prenaient les choses ; j'étais à peine à moitié chemin que je vis surgir une colonne de feu dont le foyer me paraissait et était en effet tout près de la maison de M. Gérard. J'étais à me recorder pour savoir au juste d'où partaient les flammes. En ce moment arrivait le jardinier de la maison, qui, me soupçonnant d'avoir été à Vieux-Ferrette, vint m'apprendre que le feu était alimenté par les papiers du greffe qui venait d'être saccagé, les minutes, titres et registres ayant été jetés par les fenêtres donnant sur la cour. Cette spoliation m'avait moins surpris, je pouvais m'y attendre, car, en passant près du greffe pour me rendre à Vieux-Ferrette, j'avais vu stationner dans cette cour non fermée un rassemblement de campagnards qui avait déjà une certaine extension. Je conçus dès lors la crainte de voir se réaliser la prédiction de brûler les titres qui déplaisaient.

Cette annonce que venait de me faire le jardinier ne m'a pas empêché de continuer mon chemin vers Ferrette. A mesure que je m'en approchais, je remarquais que le feu augmentait d'intensité. Peu après, j'entendis le tintement du tocsin, d'où je devais conclure que le feu menaçait de s'étendre et de gagner les maisons voisines, ce qui me fit retourner à Vieux-Ferrette, dans le dessein d'y faire sonner également le tocsin et d'appeler par là un supplément de secours. On ne jugea pas à propos d'accéder à ma

demande, je ne sais pourquoi, mais probablement par une méticuleuse lâcheté. Je fus d'autant plus étonné de ce refus que dans le même moment on envoyait parcourir le village en faisant crier : Au feu !

Sans m'arrêter davantage, je repris le chemin de Ferrette : dans le court intervalle qui s'était écoulé et avant que je n'eusse atteint la chapelle qui se trouve en avant de Ferrette, un embrasement effroyable scintille devant moi, répandant une clarté telle que j'aurais pu lire à la lueur de la flamme. Je ne me mépris pas un instant et vis, à n'en pas douter, que c'était la maison de M. Gérard qui brûlait et qui se trouvait déjà en pleine combustion. Cette subite conflagration me fit juger dès lors que le feu avait dû y être mis en plus d'un endroit. Le même jugement fut porté par ceux qui ont vu la rapidité de l'embrasement. Je contemplais dans une sorte de stupéfaction ce triste spectacle pendant quelques minutes ; puis je cheminais machinalement dans ma direction vers Ferrette. Me trouvant à proximité et presqu'à l'entrée de la ville, je fus accosté par des personnes de connaissance, qui m'engagèrent à ne pas aller plus loin, en me faisant observer qu'outre que ma présence ne saurait plus servir à rien, je courrais risque d'être plus ou moins exposé.

Ces réflexions que je n'avais pas faites, étaient cependant trop sensées pour que je n'en appré-

classe pas la justesse. Je rétrogradai aussitôt vers Vieux Ferrette.

Chemin faisant, je flottais dans une pénible et embarrassante hésitation. Comment annoncer le désastre à Mme Gérard, quoiqu'elle ne pouvait guère tarder à en être informée, d'une manière ou de l'autre, par les personnes que j'entendais marcher dans le sentier de traverse et latéral de la route que je suivais de préférence, s'en allant aussi à Vieux-Ferrette et devant arriver avant moi. La nouvelle du sinistre eût été répandue dans tout l'endroit ? Je redoublai le pas pour les devancer et suis effectivement arrivé le premier. Pourquoi, me disais-je, déguiser ce qui ne saurait l'être ? Sans prendre de longs biais, je dis à Mme Gérard la vérité dans toute sa nudité. Je devais m'attendre à de lamentables et âcres exclamations. Je m'étais trompé : il n'en fut rien. De toutes les personnes présentes, c'est elle qui montrait le plus de calme et de résignation. Sans doute elle s'était préparée d'avance à la catastrophe, dès qu'elle avait connu de quelle manière les premiers débordements s'étaient passés.

Un instant après, les gens arrivés par le sentier de traverse vinrent renchérir sur moi pour grossir encore le désastre, en disant que tous les bâtiments de l'enclos et tout le faubourg étaient enflammés, et même que les maisons qui avoisinent immédiatement celle de M. Gérard n'exis-

taient déjà plus. Un soi-disant témoin oculaire soutenait ces détails avec une imperturbable assurance, ce qui ne m'a pas empêché de les réfuter sur le champ de ce ton que donne la conviction ; car il y avait à peine dix minutes que le contraire m'avait été visiblement démontré et que j'avais vu distinctement que le feu était concentré sur un seul point. Il était impossible qu'en aussi peu de temps, ces maisons, que je savais n'être pas entamées, eussent pu être consumées, comme on l'assurait à l'égard de quelques-unes. Aussi ma réfutation fut bientôt reconnue conforme à la vérité des faits. Il est vrai que c'est par une sorte de miracle que le feu dévorant a respecté le hangar et le bûcher qui étaient à cinq pas au plus de la maison enflammée. Si ce bûcher, dans lequel il y avait au-delà de vingt cordes de bois bien sec, avait été atteint, il est plus que vraisemblable que c'en eût été fait du groupe de maisons le long de la rue jusqu'au ruisseau du Katzenbach.

Le danger imminent de voir tout ce quartier réduit en cendres commençait à réveiller l'apathie des uns et à stimuler le courage des autres.

Dès qu'on eut montré quelque résistance, la multitude qui jusque là pouvait se livrer à tous les excès et à toutes les violences, s'est trouvée, m'a-t-on dit, toute interdite et décontenancée. Un grand nombre de ces bandits étaient d'ailleurs si abrutis par la boisson, qu'on pouvait les re-

garder comme mis hors de combat. Ceux qui firent mine de soutenir leur audace, furent terrassés par quelques bras vigoureux qui ne firent aucun quartier à tout ce qui se présentait sous leurs coups. Le pavé fut ensanglanté. La fuite des bandits fit cesser le combat.

Cette tardive fermeté a du moins empêché d'ultérieurs dégâts.

Pendant que nous étions à déplorer notre situation, le propriétaire de la maison où nous étions retirés vint tout halletant nous dire de nous sauver au plus vite ; que notre retraite était connue et qu'on allait y mettre le feu si à l'instant nous ne la quittions.

Il n'y avait pas à répliquer. Nous sortîmes de cette maison, qui est celle des bains, pour nous réfugier dans la chaumière d'un homme pauvre, où nous attendîmes le point du jour pour nous éloigner. Il fallut se résoudre à partir à pied ; outre qu'il eût été difficile de trouver une chétive voiture, nous courrions risque d'être de nouveau trahis et molestés ; force nous fut donc de partir en piétons. Pour surcroît d'embarras, Mme Gérard n'avait pour toute chaussure que de minces pantoufles de salon.

Nous arrivons de grand matin chez le curé de Konstlach (1), connaissance cultivée de la maison. L'alerte était déjà partout, et quoiqu'à peine le

(1) M. Rudler.

jour commençait à paraître, le curé, encore en bonnet de nuit, circulait dans la maison. Nous avions tous besoin de repos, particulièrement le petit Alexandre, qui était si fatigué qu'il ne pouvait presque plus se tenir debout. M. le curé nous fit préparer des lits où nous avons passé environ trois heures. Tout à coup j'entends frapper aux portes de nos chambres comme si on voulait les enfoncer. C'était le curé lui-même qui venait nous conjurer de quitter promptement le presbytère, en disant qu'il venait d'être averti qu'on était en chemin pour l'incendier. Voilà comme la panique s'était emparée de tout le monde. A quoi aurait servi de chercher à attendrir le curé après cette brusque et sauvage injonction ? Il fallut se résigner et supporter en silence cette nouvelle indignité, ne fut ce que par esprit de charité envers le sacerdoce. Ce n'était pas la dernière épreuve qui nous était réservée ; d'autres adversités nous attendaient encore.

Par un fortuné hasard, une mauvaise charrette vide passait dans le moment comme si elle était envoyée par la Providence, devant la maison curiale, allant à Dirlinsdorff. Le voiturier, à qui je m'étais adressé, ne fit aucune difficulté pour se charger de notre transport jusqu'à cet endroit. Nous y montons aussitôt les trois. Pendant tout le trajet, le spectacle le plus contristant vint frapper nos yeux le long du chemin. Des familles entières de la population juive de Dürmenach

campaient sur les bords et dans les fossés. Elles venaient d'abandonner leurs demeures spoliées et saccagées par une bande d'insurgés. Des enfants à la mamelle, des femmes, des vieillards, des berceaux, des meubles, de la literie, tout cela se trouvait pêle mêle étendu à terre. Les enfants criaient, les adultes gémissaient; heureusement le temps qui était propice semblait protéger ces tristes caravanes.

Arrivés à Dirlinsdorff nous mimes pied à terre chez le curé, espérant y trouver meilleur procédé que chez son confrère de Kœstlach. Le curé de Dirlinsdorff (1) est parent à Mme Gérard. Je savais néanmoins que les liens de parenté n'étaient pas étroitement resserrés avec lui ; je crois même qu'il existait une certaine froideur entre eux. Mais je le savais aussi homme plein de sentiments d'honneur et de raison. En effet, la réception qu'il nous fit écartait tout soupçon de refroidissement. Dès que cet ecclésiastique nous vit dans le triste équipage qui nous conduisait, des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux et il exprima en sanglotant sa compassion à Mme Gérard. Nous lui fimes part de ce qui nous était arrivé chez son voisin le curé de Kœstlach, dont il blâma hautement la pusillanime dureté, en ajoutant que si on venait lui faire de semblables menaces, loin de l'ébranler, il n'y verrait

(1) M. Dantzer.

qu'un véhicule de plus pour redoubler sa protection, et je crois qu'il disait vrai. Il nous offrit l'hospitalité la plus généreuse, en nous faisant les instances les plus pressantes pour nous retenir à dîner chez lui.

Mme Gérard, qui n'avait plus de repos aussi longtempsqu'elle ne serait pas horsdu territoire de France, pressait le départ. Son plan était de se rendre à Porrentruy, ville natale de sa mère. Nous remontâmes sur notre mesquine charrette, le voiturier ayant consenti à nous charrier jusqu'à Porrentruy, dont nous n'étions éloignés que de deux fortes lieues.

En voulant traverser Courtavon, dernier village du territoire français vers la principauté de Porrentruy, hommes, femmes et enfants criaient au voiturier : Arrêtez, arrêtez ! Nous fûmes forcés de descendre et de renvoyer la voiture; l'opposition de nous laisser passer était inéxorable. Nous connaissions dans l'endroit le greffier, M. Cassal, homme honorable, sur la loyauté duquel nous pouvions compter. Nous nous rendons à pied chez lui. Tout en nous recevant de la manière la plus obligeante, il nous exprimait tous ses regrets de se voir hors d'état de nous tirer d'embarras, lui même se trouvant en état de suspicion comme officier de justice. Cependant, le désir de nous obliger fut tel chez lui que, cherchant dans sa tête, il crut avoir trouvé moyen de faciliter notre sortie. Il avait pensé

qu'au lieu de passer par Stall, qui était notre chemin direct à Porrentruy, nous pourrions arriver plus sûrement en faisant un détour et en passant par Vendelincourt, village assez rapproché et qui fait déjà partie de la principauté. Il sort avec nous pour nous indiquer le chemin à suivre ; mais nous n'avions pas fait cent pas que des paysans de l'endroit, soupçonnant notre projet, vinrent l'appeler de côté pour l'avertir de prendre garde à lui et à ce qu'il faisait ; qu'on avait déjà pris les avances, afin de nous fermer le passage. Malgré toute sa bonne volonté, Monsieur Cassal se vit obligé de nous abandonner. Nous nous trouvions ainsi délaissés et comme dans un labyrinthe, puisque nous ne connaissions aucun autre chemin que celui qu'on nous avait déjà barré.

Habitués à prendre notre refuge chez les curés, nous nous sommes encore une fois décidés à nous adresser à celui de Courtavon, M. Humbert. Quoique ne nous connaissant aucunement, il nous a accueillis de la manière la plus affectueuse et en véritable apôtre de charité. Il tâchait de nous rassurer de son mieux, en nous persuadant qu'en prenant le chemin qu'il nous enseignait, nous n'avions rien à craindre. Il nous donna sa gouvernante pour nous guider et pour nous mettre sur la bonne voie. Elle nous accompagna jusqu'à une certaine distance en nous expliquant, aussi bien qu'elle pouvait, quels sen-

tiers il fallait prendre ou éviter, pour ne pas nous fourvoyer. Hélas ! à moins de deux portées de fusil de l'endroit où elle nous avait quittés, à peine entrés dans une prairie, les traces de notre sentier se perdirent, il n'en restait plus le moindre vestige. Il était donc évident que nous nous étions égarés. Revenir sur nos pas eut été peu prudent ; d'un autre côté, quelle direction prendre pour ne pas tomber de Charybde en Sylla ? Notre position ne nous permettait cependant pas de longtemps délibérer ; il fallait sortir de l'alternative. Nous suivîmes au hasard et sous la protection de notre bon ange, à travers l'herbage, la ligne qui nous paraissait être la plus directe pour nous conduire à la frontière que nous savions au surplus n'être pas éloignée.

Bientôt un nouvel obstacle est venu nous contrecarrer. Nous nous trouvions inopinément devant un ruisseau beaucoup trop large pour le franchir en sautant. La profondeur qui, en apparence, présentait peu de risque, pouvait cependant tromper l'œil. Pendant que j'étais à chercher le long de la rive pour trouver un passage plus praticable, je vis Mme Gérard retrousser son déshabillé blanc, entrer intrépidement dans le ruisseau et le franchir à gué. Il n'y avait guère que la hauteur d'un pied d'eau, mais au-dessous on enfonçait dans une vase gluante où Mme Gérard a laissé une de ses pantoufles, que je regardais comme perdue ; je l'ai néanmoins retrouvée sans trop

de recherches, quoique empêtrée dans la bourbe. Je pris Alexandre sur mon dos en le passant à califourchon. Non loin de là, nous abordâmes un chemin peu pratiqué ou peu battu, conduisant vers un bois voisin. Ce chemin tel quel n'était pas une bonne rencontre pour nous. Nous en prîmes la direction, mais presqu'à l'entrée du bois, le chemin s'embranche avec deux autres; ne sachant lequel il fallait prendre, ce fut alors le hasard qui en décida, et il ne nous fut pas favorable. Nous ne tardâmes pas à nous trouver à une issue du bois. Avant de nous mettre à découvert, j'allai seul à la lisière afin de sonder le terrain, c'est-à-dire afin de mieux savoir dans quelle direction nous marchions et encore à l'effet de m'assurer si nous pouvions avancer en sécurité et sans rencontrer quelque nouvel obstacle. La précaution n'était pas inutile. Je vis à ma gauche, à la vérité dans un certain éloignement, une bande de huit à douze hommes (je ne pris pas le temps de les compter) armés de lances, de pioches et de triques, qui suivaient le chemin d'Hall allant à Courtavon, ou nous avions appris qu'une partie des habitants s'était mise à la poursuite de l'agent du seigneur, transportant les archives à Porrentruy. Je conclus avec raison que ces hommes faisaient partie de l'expédition et avaient échoué dans leur dessein; ils battaient en retraite, ainsi que cela m'a été confirmé depuis. J'ai su en même temps que c'était aussi là

la cause de l'exaspération qui avait excité les gens de Courtavon contre nous, lorsqu'ils s'étaient opposés à notre passage à travers le village.

L'apparition de ce groupe d'hommes en armes a été un nouveau contretemps qui ne pouvait que retarder notre marche.

Le reste dans une lettre au premier jour.

Vous voyez, en attendant, que je n'ai été ni brûlé ni pendu, comme on vous l'avait débité.

Votre dévoué frère,

A. MOLL.

---

3 Août 1789.

Je reprends mon récit du point où je me suis arrêté dans ma précédente lettre.

Il eût été peu réfléchi, de nous faire voir hors du bois et de continuer notre chemin à l'aspect de gens qu'on devait supposer d'autant plus irrités que la proie qu'ils comptaient saisir, leur avait échappé. Il était plus que probable qu'ils eussent cherché à se venger sur nous de leur désappointement. Il fallait donc rebrousser chemin, et c'est le parti que nous avons pris. Peu après, nous fîmes la rencontre d'un voiturier conduisant un charriot de bois. On ne pouvait lui supposer de mauvais dessein, puisqu'il avait un

attelage à suivre et à soigner. Je l'aborde sans défiance pour lui demander le chemin le plus convenable pour nous faire arriver à Bonfold, premier village de la principauté de Porrentruy, parce que nous avions déjà dépassé la ligne droite vers Vendelincourt. Ce voiturier nous satisfait sur le champ en un mauvais patois, soi-disant romain, presqu'inintelligible pour moi, mais que Mad. Gérard connait très-bien, en nous disant d'ailleurs que nous avions déjà franchi la frontière, ce qui était le point le plus rassurant.

Il faisait une chaleur des plus accablantes, dont nous ne nous laissions cependant pas abattre, en continuant notre marche sous le soleil le plus ardent. Enfin, nous arrivons sans nouvelle anicroche à Bonfold. A notre entrée au village, nous demandâmes le chemin qui conduit au presbytère. Les personnes qui nous l'indiquèrent, nous apprirent en même temps que nous y trouverions des curés français qui venaient de s'y réfugier, entr'autres celui de Feldbach, M. Rossé, ami intime de la maison de M. Gérard. N'étant pas connus de M. le curé de Bonfold, nous espérions que sous les auspices de celui de Feldbach, l'accueil qu'on nous ferait ne pourrait être que bienveillant. Le sort a voulu que, peu avant notre arrivée, tous ces messieurs étaient sortis pour aller faire visite à un curé du voisinage. Cependant, nous avons trouvé les domestiques dans les meilleures dispositions pour seconder nos vues, qui, au sur-

plus, n'étaient autres qu'à trouver un attelage pour nous conduire à Porrentruy. Aussitôt les domestiques se mettent en mouvement et m'accompagnent chez les personnes pouvant fournir cet attelage. Mais partout les chevaux se trouvaient dehors, soit à la charrue, soit employés à d'autres travaux. A force d'instance, et sans doute par déférence envers M. le curé, un propriétaire s'est laissé toucher, en envoyant quelqu'un pour faire revenir ses chevaux. Il fallut attendre le retour et le temps nécessaire pour leur donner à manger. Immédiatement après, on les attela tout bonnement à un charriot en planches servant à conduire le fumier sur les terres, en y mettant quelques bottes de paille en guise de siège. Nous nous y plaçons de notre mieux et partons à l'instant, sans trop faire attention à ce que notre équipage avait de burlesque, cheminant sans entrave jusque vers l'entrée de Porrentruy.

A l'approche de la porte de l'Hôpital, par laquelle nous sommes entrés, nous avons mis pied à terre. Il était cinq heures du soir; de sorte que pour faire un trajet de quatre à cinq lieues, nous avions presque constamment marché depuis six heures du matin.

Notre mise nécessairement chiffonnée et salie ne pouvait manquer d'attirer sur nous tous les regards. Nous vîmes les curieux se ranger dans la rue et même nous suivre après notre passage. Un conseiller aulique du prince (M. Migy), qui

passait dans le moment, nous aperçut et reconnut Mad. Gérard. Il vint aussitôt lui offrir le bras, politesse à laquelle j'aurais eu mauvaise grâce de ne pas déférer spontanément, en voyant que c'était une connaissance. C'est sous la conduite de ce conseiller que nous sommes allés chez M. Theubet, parent ou allié de Mad. Gérard. Mad. Theubet, que nous avons trouvée seule, était comme stupéfiée en voyant le désordre et la saleté dans lesquels nous nous présentions. Toutefois, elle ne s'était pas longtemps méprise sur la cause de notre apparition dans un tel état, car les scènes de trouble qui s'étaient passées dans les différentes contrées avaient déjà transpiré.

Mad. Gérard, exténuée de fatigue, demandait un bain de pied et de quoi changer de toilette. Elle venait de mettre les pieds dans l'eau quand nous vîmes entrer un magistrat de la ville, que Mad. Gérard connaissait et que j'entendais appeler M. le grand-maire (M. Raspieler, l'aîné). Sa figure pâle et affarée m'annonçait un mauvais message. En effet, il venait nous intimer, avec ménagement cependant, l'ordre de quitter la ville immédiatement ; qu'ainsi en avait décidé le gouvernement.

Mad. Gérard se récria haut et avec indignation contre une pareille rigidité envers une femme, alléguant d'ailleurs qu'elle était en quelque sorte enfant de la ville, puisque sa mère y était née. M. le grand-maire, qui a dû être frappé de la

noble fierté avec laquelle Mad. Gérard avait reçu son intimation, s'est étendu en protestations multipliées de regrets d'avoir à remplir une aussi désagréable mission. Dans ces entrefaites, M. Theubet rentrait. Quoique le sachant appartenir ou à la magistrature ou à l'administration publique, je vis qu'il ne pouvait comprimer un premier mouvement de dépit en apprenant la mesure de rigueur que l'on voulait exercer envers sa parente. Après avoir échangé quelques paroles avec M. le grand-maire, il nous quitta pour aller à la source et pour faire modifier cet ordre acerbe. Il revint quelque temps après annoncer à Mad. Gérard que, par condescendance, on lui permettait de passer la nuit avec son fils à Porrentruy, mais que dès le matin, elle devait s'éloigner. Elle ne demandait pas autre chose et n'avait jamais eu l'intention de séjourner dans ce lieu. On n'avait pas eu à s'occuper de ma personne, puisque j'avais fait connaître en arrivant que je partirais incontinent.

Notre arrivée avait été divulguée promptement dans toute la ville. Deux jeunes abbés. MM. Mennweg et Bigenwald, de Ferrette, se trouvaient au séminaire de Porrentruy. Ils vinrent me trouver pour avoir des nouvelles de leurs familles et des événements. Je ne pouvais leur en donner de bien certains touchant leurs parents, sinon qu'avant mon départ tous étaient en bonne santé, mais que je croyais que l'une de

ces familles, avec lesquelles j'étais d'ailleurs lié, avait quitté Ferrette avant moi. Ils me demandèrent en même temps si j'avais le dessein d'y retourner. Je m'aperçus de leur satisfaction quand je leur eus répondu affirmativement et que j'allais partir à l'instant ; eux mêmes étant décidés à s'y rendre, ils me témoignèrent le désir de m'accompagner. Je ne demandais pas mieux de mon côté, afin de ne pas faire seul le voyage.

J'avais déjà commandé une voiture pour me reconduire. Presque constamment sur pied depuis quarante heures et exposé à une chaleur excessive, la lassitude commençait à peser sur moi, et comme il n'y avait plus nécessité d'aller à pied, c'eut été braver inutilement la fatigue. Les deux abbés ne firent que retourner à leur demeure pour annoncer leur départ.

Il était six heures passées quand je pris congé de Mad. Gérard, qui me témoigna toutes sortes de reconnaissance. J'étais embarrassé et ne savais comment lui exprimer qu'il n'y avait dans mon dévoument rien que de bien naturel tout à fait conforme à mes penchants. L'émotion que j'ai éprouvée en cet instant m'a tout à fait décontenancé. Je ne sais ce que j'ai dit, mais ce que j'aurais voulu exprimer ; et le souvenir en a été conservé. Ne sachant pas si Mad. Gérard avait pris de l'argent avec elle, je lui offris ma mince bourse ; elle n'en n'avait pas besoin.

Mes deux compagnons m'ayant rejoint, nous

nous mîmes en voiture et cheminâmes sans obstacle jusqu'à l'approche du village de Levoncourt, où nous fîmes la rencontre d'un habitant de Porrentruy (M. Stahl), qui vint à nous pour s'informer où nous allions. Comme il commençait à faire sombre, c'est à la voix que nous le reconnûmes. Il lui était arrivé de même en entendant la nôtre. Il nous apprit qu'il avait eu l'intention d'aller voir sa fille mariée à Ferrette, mais qu'ayant été averti en chemin que tout y était à feu et à sang (ce sont ses propres expressions), il avait pris le parti de rétrograder, sans oser aller plus loin ; que la désolation à Ferrette était à son comble et le désordre beaucoup plus grand que la veille ; qu'il avait entendu sonner le toscin à Oberlarg, et je ne sais quoi encore, nous conjurant de ne pas aller plus loin.

Sans dédaigner tout à fait ce lamentable récit, je crus fermement pour ma part, que notre homme avait vu les choses à travers le prisme de la peur.

Cependant mes compagnons montrant de l'hésitation et une certaine appréhension, je n'ai point cherché à les combattre, bien que je prétendis que tout cela me paraissait pour le moins exagéré. Toute réflexion faite, nous prîmes le parti de retourner sur nos pas, dans l'intention d'aller coucher au village voisin de Miécourt. Pour cela, il fallait rentrer sur le territoire de Porrentruy dont nous venions de sortir à peine,

ce qui, au surplus, ne nous parut d'aucun inconvénient. Revenus à la ligne frontière, ne voilà-t-il pas que trois gardes du pays qui s'y trouvaient postés et armés, arrivent vers nous, pour nous dire avec une sorte d'embarras que nous ne pouvions passer, que l'entrée du pays était fermée et et qu'ils avaient défense d'y laisser pénétrer qui que ce fût. Les deux abbés qui étaient avec moi, pouvaient en toute conscience et sans mentir, se dire habitants de Porrentruy, puisqu'ils y avaient leur demeure fixe et par conséquent, se faire prévaloir du droit d'incolat. Ils le firent avec un certain succès, c'est-à-dire qu'à force de parlementer avec eux les gardes finirent par entendre raison pour nous laisser passer, mais nous escortant comme des vagabonds jusqu'à l'auberge de Miécourt, où nous avions dessein de nous rendre. Là nous avons trouvé une espèce de commandant qui, en faisant ses embarras, voulait à son tour, nous faire passer la nuit au corps de garde, parce que, étant inconnus, nous disait-il, il ne pouvait prendre sur lui de nous laisser à l'auberge, à moins de notre part de trouver quelqu'un qui voulût répondre de nos personnes, condition qui devenait illusoire et inexécutable, aucun de nous connaissant un seul individu quelconque de l'endroit. Un bon génie est venu à mon secours. Il me vint souvenance que le curé du lieu avait un frère en France (M. Frotté), receveur de l'abbaye des Bernardins à Lucelle,

que je connaissais très-bien. Je décline donc son nom et me prévaux de sa connaissance. Par une heureuse coïncidence, on me fit savoir que pour le moment M. Frotté se trouvait chez son frère, le curé. Je lui envoyai sur-le-champ quelqu'un pour le prier, de ma part, de prendre la peine de passer à notre auberge. Il ne se fit pas attendre : en moins de huit minutes nous le vîmes arriver. Après lui avoir expliqué notre embarras, il s'empressa de le faire cesser en écartant les appréhensions du commandant, qui, de son côté, est devenu pour nous tout à fait bienveillant, nous déclarant que nous pourrions passer en sécurité la nuit à l'auberge où personne ne nous inquiéterait, mais nous engageant néanmoins à faire nos dispositions pour partir, le lendemain dès le matin, recommandation qui pour nous était superflue.

Débarrassés de nos surveillants, nous nous retirons pour aller camper dans des lits que, sans prétention, on pouvait désirer meilleurs, en recommandant à l'aubergiste de nous faire préparer de bon matin de quoi déjeûner, afin de n'éprouver aucun retard pour partir à la pointe du jour. N'ayant que du café à nous offrir, il n'y avait pas à choisir. Le repos dont j'avais besoin et qui devait me procurer le sommeil, ne m'est guère venu en partage, sans doute autant à raison d'une grande lassitude qu'à cause de ma couchette peu accomodante. Dès l'aube on vint nous avertir que

le café était servi et nous attendait. En voulant m'en verser, une aversion invisible s'empara de moi à la vue d'un liquide sâle et dégoûtant qui semblait avoir été puisé dans un cloaque à fumier. Je n'aurais pu me résoudre à faire la dégustation de cette boisson repoussante, et me contentai de prendre du lait. Mes compagnons furent moins difficiles ; mon exemple et mes avertissements ne les ont pas empêchés à faire honneur à ce soi-disant café.

Immédiatement après, nous nous mîmes en route, à pied, en passant par Lucelle. Parvenus à la sommité du Tscholis, nous prîmes la traverse, en suite par les forêts, la crête du Jura. L'un de mes compagnons, M. Bigenwald, le plus robuste de nous trois, ne tarda pas à se plaindre d'un grand malaise, causé par de violentes coliques qui allaient toujours en empirant, au point qu'il ne pouvait plus nous suivre, quoique nous eussions ralenti notre marche à cause de lui. Nous cherchâmes à l'encourager de notre mieux, en l'engageant à faire quelque effort pour arriver à l'une des métairies qui se trouvent disséminées çà et là sur la montagne. Il fut hors d'état de se soutenir plus longtemps sur son séant et se vit obligé de se coucher sur le gazon. Sa pâleur et sa défaillance nous donnèrent de sérieuses inquiétudes. Heureusement, une salutaire évacuation ne tarda pas à survenir et lui procura de grands soulagements. Il se remit insensible-

ment assez bien pour se relever et pour nous suivre après quelque repos. Son camarade voyant qu'il reprenait des forces, commençait à le plaisanter sur sa mollesse et son abattement. Il était en veine de continuer sur ce ton, lorsque tout-à-coup ses paroles devinrent rares et languissantes. Il se vit obligé de nous faire l'aveu qu'il ressentait d'affreuses douleurs dans le bas-ventre. Nous le vîmes pâlir à son tour et sur le point de défaillir de la même manière que M. Bigenwald, qu'il venait de narguer. Cependant il a mieux résisté et a pu nous suivre sans arrêter notre marche. Il était évident pour moi que ces dérangements n'avaient d'autre cause que le café détestable que mes deux compagnons avaient pris : ils le pensaient eux-mêmes en m'avouant le tort qu'ils avaient eu de n'avoir pas fait comme moi.

Nous trouvant à proximité de Ligsdorff et presqu'au terme de la descente de la montagne, nos malingres ne se ressentaient presque plus de leur indisposition. Plusieurs personnes, que nous rencontrâmes avant d'arriver au village, pouvaient nous donner des nouvelles certaines de Ferrette. Celles-ci étaient moins désespérantes que celles qui nous avaient été débitées la veille par l'alarmiste qui nous accosta en avant de Levoncourt. Toutefois, nous fûmes informés par ces mêmes personnes que plusieurs familles de Ferrette qui s'étaient réfugiées à Ligsdorff s'y trou-

vaient encore. De ce nombre étaient celles de mes deux compagnons. En entrant au village, nous aperçûmes de loin des charriots attelés, les uns prêts à partir, les autres que l'on était à charger d'effets mobiliers que l'on avait cherché à soustraire au pillage. Tous ces charriots étaient destinés à reconduire les personnes et les effets à Ferrette. De tous côtés on nous offrit place sur ces voitures, et quoique le chemin qui nous restait à faire n'était guère plus d'une demi-lieue, mes compagnons saisirent cette occasion avec empressement. Leur fatigue a dû être plus grande à raison des souffrances qu'ils avaient éprouvées.

A l'approche de la ville, un serrement de cœur vint me saisir soudainement. Je cherchai à concentrer en moi l'émotion que j'éprouvais, ce qui me fit mettre pied à terre pour m'isoler et entrer seul en ville. J'allai néanmoins tout droit au foyer de l'incendie, devant lequel je restai dans une sorte de torpeur, en voyant les ruines et les monceaux de décombres occupant la place de la belle habitation d'où je m'étais retiré à peine trente-six heures auparavant.

Sans réfléchiret pour ainsi dire hors de moi, je commis l'imprudence d'entrer dans l'enceinte des murs, les principaux étaient restés debout. Tout à-coup une chaleur excessive à la plante des pieds m'avertit que je me trouvais sur un brâsier. Je n'eus que le temps de me sauver précipitamment, déjà les semelles s'étaient entière-

ment détachées de mes souliers. Un moment plus tard, j'avais les pieds brûlés. J'en fus quitte pour la peur et une paire de souliers.

Peu avant ma rentrée à Ferrette, deux compagnies d'infanterie du régiment de Bourgogne, qu'on avait détachées de la garnison d'Huningue, y étaient déjà arrivées. Cette force est suffisante pour donner toute sécurité et pour n'avoir rien à craindre des menaces qu'on ose encore faire de revenir à la charge pour recommencer. Comme je l'ai dit, je suis convaincu que, pour peu qu'on se fût montré d'accord et moins irrésolu l'avant-veille, on aurait facilement dompté cette gueusaille, ou plutôt on eût prévenu son agglomération en aussi grand nombre.

Je ne sais pas encore au juste ce que j'ai personnellement perdu par l'incendie, mais le gros de mes effets a été sauvé.

La preuve évidente que la maison a été livrée au pillage avant l'incendie, c'est qu'en faisant une battue à l'entour de la ville, opération à laquelle j'ai assisté, nous avons trouvé plusieurs objets dans des endroits écartés ou peu fréquentés, qu'on y avait déposés, sans doute, provisoirement, pour les en retirer plus tard, mais que la surveillance et une certaine police, qui fut établie aussitôt l'arrivée des troupes, n'auront plus permis aux pillards d'aller chercher. Ces mêmes objets ont été soustraits du cabinet de M. Gérard, lequel étant solidement fermé n'a pu être forcé qu'à

l'aide d'instruments, ce qui demandait par conséquent du temps et des manœuvres. Outre cela, on a enlevé un coffre-fort que j'avais d'abord laissé ouvert pour en retirer l'argent et aller le jeter également dans le puits du jardin, ce que ne pouvant plus effectuer, je l'ai fermé avant la première irruption de la maison, en emportant la clef, sans avoir eu le loisir de compter la somme, que j'estime avoir été de quatre à cinq mille livres. Ce coffre était de même trop bien conditionné pour pouvoir le forcer ou l'enfoncer sans outils et sans y mettre aussi le temps nécessaire que probablement l'incendie est venu interrompre trop tôt. Ne pouvant l'ébrécher en s'en emparant, on le transporta sur un pré non loin de ville, afin d'être plus libre et mieux à l'aise pour en faire l'effraction. Avec tout cela, on n'est parvenu qu'à y pratiquer une étroite ouverture, à peine suffisante pour y passer le bras. On conçoit l'avidité de chacun pour avoir la plus forte part à la curée. Il s'établit à cette occasion une rixe entre les pillards eux-mêmes, dans laquelle l'un d'eux, habitant de Linsdorf, en voulant plonger la main dans le coffre ou l'en retirer, eut, m'assure-t-on, le poignet coupé tout net.

Après mon départ de Ferrette, les domestiques, dont aucun n'avait quitté, avaient eu à veiller à la conservation de ce qui avait été mis à l'égart. Leur zèle à cet égard n'a pas été en défaut. Tout ce qui avait été placé dans les différents endroits

hors la maison a été retrouvé, du moins autant que je puis me rappeler les objets. J'ai fait rassembler tout ce mobilier en le déposant dans le pavillon du jardin, qui est assez spacieux et où les domestiques se tiennent provisoirement.

Le chasseur de la maison, qui est un étranger, sujet de l'Autriche antérieure, aussi courageux qu'il est fidèle, vient de m'apprendre que sans moi il aurait infailliblement envoyé dans l'autre monde toute la canaille qui se trouvait dans la cave ; que ses dispositions pour cela avaient été si bien prises qu'elles n'auraient pas manqué leur effet Voici comment :

Il lui était tombé entre les mains la provision assez considérable de tranches de soufre destinées à préserver la futaille vide de la moississure ; qu'il en avait fait autant de paquets qu'il y a de soupiraux à la cave, pour les y jeter du dehors après les avoir allumées, en fermant aussitôt les volets extérieurs. Qu'il n'attendait que le moment de me voir sortir de la cave, ne concevant pas mon imprudence à m'y arrêter au milieu de ce ramas de pendards ; que quoique constamment aux aguets, il ne s'était point aperçu de ma sortie, et que ce n'est qu'ainsi que son plan avait été suspendu ; qu'il était si certain de sa réussite qu'il avait déjà pris tous ses arrangements pour se soustraire à toute recherche, en repassant le Rhin aussitôt, afin de rentrer dans son pays. Indubitablement, si ce projet téméraire avait reçu

son exécution, le plus grand nombre de ces bandits eut été suffoqué, car, outre que tout le monde était plongé dans l'ivrognerie, on n'aurait jamais pu atteindre assez promptement les tranches de soufre enflammées, pour les éteindre, puisque la plupart des assaillants seraient tombés soit derrière, soit entre les tonneaux presque attenants, et dès lors l'accès devenait sinon impossible, du moins trop lent pour prévenir les émanations de l'odeur sulfurique et suffoquante. La fuite dans un pareil houvari n'aurait pas été non plus assez accélérée, pour que l'individu eût pu espérer raisonnablement de pouvoir se soustraire aux recherches. Aussi, il me prit un frisson quand, avec le plus grand flegme, le chasseur me fit part de son désappointement et de ses regrets de n'avoir pu être l'instrument d'un châtiment que, suivant lui, le ciel et la terre eussent approuvé.

J'ai toujours trouvé moyen de communiquer sans entraves avec M. Gérard, qui est arrivé facilement et sans embarras, au lieu où il s'était proposé de se rendre. Madame, qui l'a rejoint dans sa retraite, attend des nouvelles ultérieures pour revenir. Je présume que, d'après ma dernière lettre, elle ne tardera plus longtemps à le faire.

On envoie tous les jours patrouiller une partie de notre détachement dans les villages voisins, où leur apparition, en rassurant les gens paisibles, doit en même temps imposer aux perturbateurs.

Plusieurs arrestations ont été faites et quatre individus viennent d'être conduits dans les prisons d'Huningue.

Envoyez cette lettre, avec la précédente, à mon frère à Strasbourg (1). Il m'est impossible de lui écrire encore, avec quelque détail circonstancié. Je lui ai dit deux mots par le courrier de samedi dernier, pour le prier d'annoncer le désastre au fils ainé de M. Gérard, lequel doit être impatient de savoir ses parents en lieu de sûreté.

Votre dévoué frère.

4 Août 1789.

La poste de ce soir, ma chère sœur, vous apportera une lettre de moi. Elle arrivera peut-être avant le retour de votre exprès. Je ne m'étendrai donc pas pour répondre au contenu de celle que vous venez de m'adresser.

Je ne puis vous dire le lieu de retraite de M. et Mad. Gérard (2), qui demandent à garder l'incognito. Ils me chargent, au surplus, de témoigner leur sensibilité à tous ceux qui prennent intérêt

(1) M. André-Venant Moll, prêtre de l'Ordre équestre et hospitalier de St.-Jean de Jérusalem, capitulaire des commanderies de Strasbourg et Sélestadt.

(2) Soleure.

à leur sort. Ne me parlez pas de revenir chez vous. Comment voudriez-vous que je quittasse dans un pareil moment? Je viens de faire la même réponse à la famille Klie (1), qui m'engage à venir à Delle, où l'on est dans de vives inquiétudes, parce qu'on ne sait que d'une manière vague ce qui s'est passé, et l'incertitude en pareil cas, ne peut que les augmenter. A l'heure qu'il est, ma réponse doit les avoir tranquillisés.

J'espère que la situation de la famille Riber (2) n'a plus rien d'inquiétant et que le calme va renaître partout.

Votre dévoué frère,

A. Moll.

Ferrette, le 10 Août 1789.

La tranquilité commence à se consolider, dans nos contrées. Nous entendons bien encore quelques propos incendiaires, mais qui ne peuvent être que l'écho des meneurs qui, après avoir si bien réussi au commencement, doivent trouver tout étrange qu'on ne veuille plus leur laisser les

(1) M. Klie était bailli à Delle.

(2) M. Riber, bailli à Eschentzwiller.

coudées franches pour continuer à se vautrer dans l'intempérance et le brigandage.

L'autre jour, je fus appelé à Huningue, où j'ai été cité pour déposer comme témoin des événements devant la commission prévotale qui y a été établie. Je devais y être rendu à 8 heures du matin, et, pour cela, partir d'ici avant le jour. Je me fis aecompagner par le garde-forestier de Vieux-Ferrette, qui était une escorte sûre. Je le renvoyai quand je vis l'aurore paraître. Ce fut à peu de distance du fond d'un petit vallon qu'on appel Badbrunnen. En descendant la pente qui y conduit, je vis venir par le chemin tout au fond, qui y croise la route, un grand et robuste gaillard en habit de dimanche, avec gilet écarlate. Sa figure me frappa de prime abord comme ne m'étant pas inconnue. Je ne me trompais pas: c'était le même butor à qui j'avais arraché des mains, étant dans la cave, la clef des tonneaux, dont, heureusement, l'usage et le maniement lui étaient inconnus. Cette rencontre, surtout à une telle heure et dans l'endroit le plus solitaire de la route, ne me laissait pas que de m'inspirer quelque défiance mêlée de crainte, au point que j'hésitais un moment si je voulais avancer ou reculer. Ce dernier parti m'offrait une sécurité facile, parce que j'étais à cheval et le chenapan à pied, tandis qu'en avançant je pouvais appréhender que, derrière lui, quelques vauriens ne fussent embusqués dans le bois qui, des deux côtés, borde la route. Soit courage,

soit fausse honte de ma part, je fis bonne contenance, affectant de ne pas faire attention au maroufle, en poursuivant vaillamment mon chemin. Au moment où j'atteignis la croisée nous nous trouvions pour ainsi dire côte à côte. Je remarquai qu'il me fixait avec assez d'effronterie, toutefois sans ralentir sa marche et en traversant la route au même pas. J'avoue que je respirai plus à mon aise lorsque je l'avais dépassé. Je piquai néanmoins mon cheval pour arriver promptement hors du bois, qui s'étendait encore à une assez bonne distance de là. J'en fus quitte pour ma fausse alerte. Réfléchissant après, il ne me paraissait pas invraisemblable que mon pélerin, qui ne pouvait ignorer que plusieurs arrestations avaient été faites, ne cherchât lui-même à fuir, pour n'être pas appréhendé à son tour. L'heure matinale, son accoutrement de dimanche, quoique ce fut un jour ouvrable, la direction qu'il prenait vers la frontière, tout cela joint à ce que je devais lui supposer la conscience peu nette, ne pouvait que fortifier mes soupçons.

Mad. Gérard est revenue avant-hier, mieux portante qu'on ne devait le supposer après toutes les tribulations par lesquelles elle a passé, en les supportant avec une rare résignation. Elle m'annonce le projet de quitter à toujours le séjour de Ferrette; c'est vraisemblablement à Huningue que la famille va se retirer, si toutefois elle y trouve à se loger convenablement, car le

logement qu'y avait M. Gérard comme subdélégué, serait insuffisant.

Je vous ai parlé dans une précédente lettre, d'une somme de douze mille francs que j'avais ensachée pour aller la précipiter dans le puits du jardin. En attendant le moment opportun pour pouvoir exécuter mon dessein, j'avais déposé le sac à terre dans le cabinet de M. Gérard, sur une table de bureau, seulement comme lieu d'attente et sans penser à le cacher. Si j'avais voulu le faire dans cette intention, j'aurais nécessairement choisi un tout autre local et n'aurais probablement pas aussi bien réussi. Ici, le hasard seul a suppléé à la prévoyance. Quoique le cabinet de M. Gérard n'offre plus qu'un amas de décombres, je pouvais indiquer à point nommé et à quelques pouces près, le véritable emplacement de mon dépôt.

Dès que la chaleur des décombres, longtemps fumants, eut permis d'y fouiller, on fit venir des ouvriers pour explorer l'espace que j'avais désigné, bien que notre confiance dans cette fouille fût fort chancelante. Mad. Gérard y a assisté pendant tout le temps qu'elle a duré. A la profondeur d'environ quatre pieds, une grande exclamation de la part des ouvriers, qui ne se doutaient pas, ou du moins ne savaient pas pourquoi on les faisait creuser plus en avant dans cet endroit. Ils venaient de remuer des matières métalliques et sonores. On les sortit successivement,

la plupart en colonnes massives, parce que l'action du feu les avait conglutinées, et les pièces étaient tellement adhérentes qu'on ne pouvait les disjoindre. Sauf quatre de ces écus, les douze mille livres se sont retrouvées. J'ai compté et recompté à plusieurs reprises, tant j'aurais voulu que la somme se reproduisît intégralement. Après cette découverte peu attendue, la perte de vingt-quatre livres était assez mince. Néanmoins, je mis une certaine obstination à faire recommencer les fouilles. On a tourné, retourné et remanié en tous sens les débris déjà explorés, en faisant les perquisitions les plus minitieuses jusqu'au niveau du rez-de-chaussée, c'est-à-dire jusqu'au revêtement couvrant la cave, mais inutilement. Cette contrariété m'avait mis de mauvaise humeur. On peut présumer avec beaucoup de vraisemblance que les quatre écus non retrouvés ont été fondus dès le commencement de l'incendie, et avant que les décombres, sous lesquels le groupe se trouvait enseveli, n'eussent croulé, car quelques-unes des pièces ont été entamées par le feu et altérées aux extrémités. Tous ces écus, indistinctement, pour pouvoir être remis en circulation, exigent une espèce de rhabillage, par l'orfèvre, pour les décrasser et les blanchir, un noir tenace les couvrant tous. Cette réintégration, presqu'inespérée, apportait du moins un peu de consolation.

Dans le fort de toutes les bourrasques et jusqu'à ce jour-ci, je ne m'étais ressenti d'aucune

altération de ma santé. Depuis, un malaise subit est venu fondre sur moi comme un éclair, en me mettant de prime abord dans l'état d'abattement le plus apathique. Sans pouvoir préciser de douleur locale, je sentais tout mon être défaillir. Notre médecin, qui n'est pas grand partisan de phlébotomie me prescrivit néanmoins sur le champ d'une manière impérative, la saignée, quoique je voulusse regimber en lui disant que je ne m'étais jamais fait tirer de sang. Il fallut se soumettre à sa prescription, et je n'ai eu qu'à m'en applaudir. L'expédient a si bien réussi que je n'ai pas tardé à en éprouver les meilleurs effets. Quelques lavements et un régime diététique sont les seuls remèdes qui m'ont été administrés; ils ont suffi pour me remettre sur pied et me réhabiliter tout à fait. Je ne croyais pas, il est vrai, que j'en serais quitte à aussi bon marché.

Votre dévoué frère,

A. MOLL.

Les lettres ci-dessus transcrites ont aujourd'hui quarante-six ans de date. Lorsque je les ai écrites je ne pensais certainement pas qu'elles auraient une pareille longévité, encore moins qu'il m'était reservé de les revoir après un laps de temps aussi long et à une époque à laquelle il

m'était à peine permis d'espérer d'atteindre. C'est cependant ce qui est arrivé.

J'ignore si ma sœur défunte, à qui ces lettres avaient été adressées, les a conservées dans un dessein quelconque; je ne le suppose pas. Quoi qu'il en soit, la personne entre les mains de qui elles se trouvent aujourd'hui m'a causé un véritable étonnement en m'apprenant leur existence. Ce détenteur m'en a parlé comme d'une possession à laquelle il attachait une importance que je n'aurais jamais soupçonnée. Il est vrai de dire, qu'il est natif de Ferrette même, et que n'étant pas encore au monde lorsque les scènes affligeantes qui y sont racontées se sont passées dans son endroit natal, il a pu y trouver quelques particularités que la tradition n'a peut-être pas conservées, ou du moins qui ne sont pas venues jusqu'à lui, et, sous ce rapport, j'ai compris que les détails consignés dans ces lettres pouvaient avoir pour lui un certain intérêt. De mon côté, bien que le sujet démente à mon égard le précepte *Ament meminisse periti*, le désir de revoir de mes écrits sur lesquels près d'un demi-siècle a passé, je l'éprouvais et le témoignais au possesseur de mes lettres. Il mit toute la déférence pour me les donner en communication. En les repassant, je me rappelais exactement les principales circonstances qui y sont relatées; mieux que cela, je reconnus que quelques-unes auraient dû être détaillées, comme vraisemblablement elles

l'eussent été, si le temps ne m'avait pas manqué, ou si, comme on l'a vu, d'autres soins n'en eussent réclamé l'emploi. En transcrivant de ma main ces lettres, j'ai suppléé à quelques prétéritions que mes souvenirs bien présents m'ont mis à même de rétablir.

Que de réflexions se présentent quand on se reporte à ces temps et que l'on passe en revue tout ce qui a suivi, soit immédiatement après, soit pendant les nombreuses années écoulées depuis! Les dates des 4 et 10 Août que portent accidentellement deux de mes lettres ci-dessus relatées, ont renouvelé en moi des souvenirs bien propres à remuer l'imagination. Mais je laisse aux observateurs le soin de faire les rapprochements et à tirer les conséquences des premières commotions qui ont préludé à l'explosion de la Révolution, qui est venue saper jusque dans ses fondements l'édifice de notre ancienne organisation. Je dirai seulement que je pensais dès le principe que, sous de pareils auspices, la régénération sociale, qu'on nous promettait et qu'on préconisait partout avec un enthousiasme presque délirant, débutait par des formes et des apparences peu attrayantes.

La mesure de rigueur déployée dans les premiers jours par le gouvernement de Porrentruy, en fermant ses frontières aux honnêtes gens comme à la guenille, me parut d'abord incompréhensible, ou plutôt je n'y vis qu'un acte de

police vexatoire, une méticuleuse précaution. Mais en apprenant que les mêmes désordres et débordements dont j'ai été témoin, s'étaient étendus simultanément sur différents points de la province et ailleurs, je fus aussitôt conduit à un autre raisonnement et ne pus me défendre de voir dans ces mouvements licencieux, le réseau d'un vaste plan combiné, dont l'exécution était dirigée par des acteurs se tenant derrière le rideau; car, quoiqu'on dise, le peuple abandonné à sa propre propension, n'aurait jamais levé l'étendard de l'insurrection, si on ne l'avait pas circonvenu. Dès ce moment, ma confiance dans le bel avenir si fastueusement pronostiqué, est devenu quelque peu chancelante, et, quoique chérissant autant que qui que ce soit, le charme de la liberté, les ovations que l'on fit pour célébrer sa restauration, n'avaient pas toujours à mes yeux l'empreinte d'un véritable et sincère patriotisme. Je dirai même, qu'il m'est arrivé, en plus d'une circonstance, de ne trouver dans les démonstrations redondantes que charlatanisme et illusion pour amuser la crédulité d'un peuple bon et généreux que, sous prétexte de nous ramener à l'âge d'or, on voulait asservir sous les régimes éphémères par lesquels les coryphées nous ont fait successivement passer, en nous imposant leurs utopies dont le temps et la raison publique ont plus d'une fois fait justice.

J'ai pu me faire illusion dans le cours des

nombreuses oscillations qui nous ont agités, sur les causes qui ont si souvent ébranlé et changé nos institutions; mais une conviction me reste, c'est celle que la versatilité qui a tant fatigué notre patrie, avait pour causes principales l'amour-propre blessé, l'égoïsme et le relâchement de l'esprit public, dont l'esprit de parti a envahi la place.

Ferrette seul a eu le déplorable privilége de l'incendie. Ailleurs, on s'en est tenu au pillage, à saccager ou à démolir. Voudrait-on conclure de là que la population du Sundgau est plus dépravée, ou plus inclinée à se prêter aux œuvres de destruction? Il m'appartient de repousser ce qu'une semblable inculpation aurait d'injuste. J'ai vécu pendant plusieurs années au milieu de cette population; j'ai été en relation journalière avec les habitants de la campagne, à raison des fonctions administratives que j'exerçais en sous-ordre ou par délégation (1); par conséquent, en position, mieux que qui ce puisse être, d'étudier et d'apprécier le caractère et les mœurs des habitants. J'ai depuis rempli en divers lieux différentes fonctions publiques à toutes les époques, et je puis dire avec assurance: Nulle part, je

(1) M. Moll fait ici allusion aux fonctions de chef de bureau qu'il a remplies à l'administration du district d'Altkirch. Il demeurait alors à l'hôtel même du district.

(Note de l'éditeur.)

n'ai trouvé plus de docilité, plus de loyauté de la part des administrés, ni le service public plus facile que dans le ci-devant comté de Ferrette. Que le genre de vie, les habitudes et les relations sociales y conservent quelque chose d'antique ou de moins maniéré qu'ailleurs, c'est possible. Mais c'est précisément par là que la bonne foi y est plus crédule et plus confiante, et que, par conséquent la séduction y devenait plus facile de la part des hommes pervers.

1835. A. MOLL.

Pour compléter les lettres de M. Moll, nous reproduisons celle que nous adresse M. Desgrandchamps, son contemporain :

Monsieur le Rédacteur,

Vous jugerez peut-être les deux épisodes qui suivent assez curieux pour être ajoutés à la description que vous rééditez depuis janvier dernier dans votre intéressant journal des événements qui se sont passés en Juillet 1789 à Ferrette, à l'occasion de l'insurrection contre le grand bailli d'alors, M. Gérard, laquelle description j'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que la maison que j'habite au dit lieu a été réédifié sur le même chézal que celui de sa maison incendiée alors,

et que j'ai encore connu l'auteur de ces lettres, M. Moll.

Il fait bien mention de 12,000 fr. qui ont été trouvés aglomérés presque fondus dans les débris du bâtiment ainsi que de 4000 fr. en écus restés dans la caisse en fer fixée au plancher du cabinet particulier, mais ne mentionne ni le sort de cette caisse, ni comment une partie assez forte de registres et de protocoles ont été sauvés, puisque ces scènes sont arrivées pendant qu'il était à la recherche de Mme Gérard, forcée de se sauver avec son fils, son mari s'étant déjà éloigné dans la matinée.

1° Sept des conjurés, dont un charpentier, étaient parvenus à détacher ladite caisse du plancher en la transportant derrière une grange au nord de l'endroit où le charpentier réussit à y pratiquer avec une hache, une ouverture dont le couvercle à peine suffisant pour y plonger et retirer à tour de rôle le poignet garni d'espèces, sous peine de le couper à celui qui aurait la hardiesse de l'y introduire une seconde fois hors de son tour.

Cette défense avait été enfreinte par le plus petit d'entre eux, sous prétexte de ne pouvoir retirer autant de pièces que les autres ; la punition s'en est suivie aussitôt et la main resta dans le coffre quand elle y fut plongée pour la seconde fois.

La victime chercha dès sa guérison un moyen

de cacher sa honte : il se servait d'une main-de bois sculptée, recouverte d'un gant gris. Cet homme qui habitait un village rapproché de Ferrette, n'est mort que depuis une vingtaine d'années.

2° Cet événement ayant eu lieu pendant que d'autres nombreux conjurés, tous avinés, après avoir quitté la cave voûtée bien fournie dans laquellle ils avaient fait irruption par assaut, transportaient en un tas les nombreux registres et protocoles trouvés sur la terrasse qui précédait la maison, pour les brûler, et dans l'espoir d'être par la perversion des titres, libérés de leurs engagements et dettes contractées, vouées tous à ce sort, puisqu'ils ne savaient pas les distinguer, sous la peine arrêtée entre eux que le premier, quelqu'il soit, qui aurait l'audace de retirer une feuille de la flamme, serait jeté sans miséricorde dans le brasier, pour y être consumé avec eux.

Mais quel pouvait être le héros courageux qui s'exposerait à cette mort cruelle sans le moindre intérêt personnel?......

C'était le plus jeune des fonctionnaires de la localité, connu depuis quelques années comme tabellion, fonction équivalente au notariat, qu'il a géré près de 50 ans comme célibataire, à Ferrette. Sa timidité comme sa physionomie, délicate encore alors, le faisaient plutôt prendre pour une grande jolie fille déguisée ; lequel, voyant le mal bien plus grand que ces furieux se fai-

saient eux-mêmes par la destruction des actes de propriété, des partages et de leur état civil, que l'avantage qu'ils espéraient tirer de cet auto-dafé, n'a pas songé aux suites de son courage qui a au contraire égayé, et de plus excité cette hilarité des plus acharnés, en le voyant se brûler les doigts ; malgré sa gaucherie, il est parvenu à retirer la forte charge de deux à trois voitures de registres dont la plupart sont encore conservés aux trois quarts, d'autres simplement entamés, lesquels j'ai conservés, comme son successeur et son neveu du même nom, jusqu'en 1868, où ils cessaient d'avoir de l'intérêt.

DESGRANDCHAMPS.

A TRAVERS LE PASSÉ

Souvenirs d'Alsace

PORTRAITS ET PAYSAGES

PAR

CHARLES GOUTZWILLER

extrait de la Revue d'Alsace de 1894

. . . .

. . . .

. . . .

III

La Révolution à Ferrette. — Incendie de la maison du bailli. Pillages.

En 1789, après la prise de la Bastille, quand le cri d'affranchissement parti de Paris, s'était répercuté sur tout le territoire français, le Sundgau se souvint qu'il avait été un des principaux acteurs dans la guerre des Paysans de 1525. Cette levée de boucliers contre l'ancienne noblesse féodale avait eu pour lui des conséquences terribles, représailles par le fer et

le feu qui n'avaient fait qu'aviver sa haine. De sourdes rumeurs parcouraient l'ancien comté de Ferrette et l'on sentait que des évènements graves allaient se produire au chef-lieu de la seigneurie où résidait le bailli des ducs de Mazarin, M. Gérard, de Belfort. Il avait à côté de lui comme secrétaire en chef de la subdélégation de l'Intendance provinciale, M. Alexandre Moll, de Colmar, le même qui devint en 1811 directeur général des contributions directes dans les provinces conquises de la rive gauche du Rhin, à Dusseldorf, et plus tard directeur à Colmar même. La maison du bailli occupait alors l'emplacement où a été construite, depuis, la maison du notaire Desgrandchamps, vis-à-vis de l'église. C'est dans cet hôtel du bailli que se trouvaient le dépôt des archives en même temps que les fonds provenant des contributions publiques. Dans un manuscrit daté du 1er août 1789 et que son petit-fils, M. Yves Moll, président du tribunal de Sancerre, a bien voulu me communiquer, M. Moll a tenu note, jour par jour, des événements dont il a été le témoin. Son écriture est jeune, alerte, brillante, sans ratures, celle d'un calligraphe ayant le respect de lui-même et des autres, celle d'un esprit de haute marque, ayant un vocabulaire approprié aux choses dont il parle, et dont la phrase claire et pénétrante révèle des études littéraires peu communes en Alsace à cette époque lointaine.

Donc, vers la fin de juillet 1789, on apprit qu'une bande de gens sans aveu, vagabonds et déserteurs, qu'on disait rassemblés dans la vallée de Saint-Amarin, n'attendait qu'un signal pour venir à Ferrette saccager les maisons des officiers de justice et qu'après les avoir pillées on réduirait la ville en cendres. Du moment qu'il ne s'agissait que d'une tourbe de malandrins vulgaires prêts à pêcher dans l'eau trouble, on s'explique difficilement la grande panique qu'elle provoqua au chef-lieu du bailliage. A peine M. Gérard eut-il vent de la nouvelle, qu'il fit ses malles dans la nuit pour aller se réfugier en Suisse, laissant à M. Moll le soin de garder la maison jusqu'à son retour qu'il croyait prochain. Ce départ eut lieu à l'insu de tout le monde, même des domestiques de la maison et produisit le plus mauvais effet. Devant cette conduite pusillanime du bailli, toute la population de Ferrette prit

peur, et, au lieu de faire bonne contenance, le procureur fiscal, suivi des principaux bourgeois, se sauva à son tour.

Vers dix heures du matin, les villageois des environs et des gens étrangers au bailliage vinrent se poster en observation dans les rues de Ferrette, attendant les événements.

« La maison de M. Gérard étant isolée et, d'ailleurs, dominante d'un côté et dominée de l'autre, est plus en évidence qu'aucune autre. Je vis très-bien, dit M. Moll, qu'elle était plus particulièrement surveillée, au point que nous y étions comme bloqués, en ce sens qu'on ne pouvait rien transporter hors de l'enclos sans être aperçu. Si bien que je n'ai pu trouver un seul instant pour transporter au-dehors un sac de douze mille livres en écus de six livres que j'avais tenu prêt pour aller le jeter dans le puits assez profond du jardin. Je me réservais de profiter de l'entrée de la nuit pour exécuter mon dessein : il n'était plus temps.

« La bourgeoisie fut convoquée à l'hôtel-de-ville pour aviser aux moyens à employer éventuellement. Le résultat de cette convocation fut complètement nul. Aucune disposition ne fut prise parce que, disait-on, et la chose fut généralement accréditée, on n'en voulait qu'aux Juifs et qu'il n'était question que d'anéantir et de brûler, dans les dépôts respectifs, les titres et papiers de leurs créances usuraires, en même temps que les documents et diplômes de féodalité et des droits seigneuriaux qui blessaient la dignité de l'homme ; que d'ailleurs, la bande d'insurgés qu'on avait insidieusement exagérée comme marchant par milliers, ne permettait aucune résistance efficace. Voilà comment on avait raisonné ou plutôt déraisonné. Malheureusement personne ne s'est trouvé à la réunion, pour faire ressortir ce qu'un pareil égoïsme avait de lâche et de honteux.

« Le courage de Mme Gérard n'a pu être ébranlé pour cela : elle était décidée à ne pas quitter la maison, résolue à courir toutes les chances. Sa présence ne pouvant cependant être d'aucune utilité réelle, nous cherchions à lui faire comprendre que la prudence voulait qu'elle fît le sacrifice de sa résolution. Elle ne s'est éloignée que vers le soir, alors que ses soins devenaient tout à fait inutiles.

« Je restai seul avec des serviteurs fidèles et dévoués, occupé à visiter les appartements pour soustraire ce qui aurait été oublié. Il y avait encore différents objets mobiliers pour remplir trois grands poêles de poterie chauffant la pièce du rez-de-chaussée Je les y ai fourrés comme dans le refuge le plus sûr. Précaution vaine ; tout y a été spolié et consumé par le feu.

« Ce qui a mieux répondu à ma prévoyance, c'est d'avoir placé devant la porte d'entrée de l'une des caves un tonneau vide en le posant de manière que cette porte se trouvait entièrement masquée. Elle est toute remplie de vins étrangers et de liqueurs en bouteilles. Je crois que dans nos contrées, il n'y a pas une seule cave aussi bien assortie. C'en était fait si la porte eût resté à découvert.

« La foule continuait à aller croissant et devint bientôt un attroupement formidable qui ne pouvait qu'augmenter mes justes appréhensions. Il était huit heures et demie environ. Le crépuscule était déjà étendu sur l'horizon. La porte-cochère fut forcée ; on se jette pêle-mêle dans la cour. Je remarquai qu'une partie de ces garnements étaient déjà pris de vin et même dans l'ivresse.

« Après cet envahissement les plus audacieux se mirent à crier d'un ton impératif : « Qu'on nous serve à l'instant autant de vin qu'il nous plaît ! »... On se précipite avec impétuosité dans la cave où chacun voulait arriver le premier. »

Là ce fut une vraie orgie, et les brutes s'enivrèrent à tel point qu'il n'y eut plus moyen de leur faire entendre raison. M. Moll parvint, non sans grande peine, à remonter dans la maison complètement envahie. Seul, sans aucune assistance, sans appui, sans conseils, il se rendit à Vieux-Ferrette où s'était retirée Mme Gérard, pour l'informer de l'état des choses. Il était minuit quand il voulut retourner en ville. A mi-chemin il vit surgir une colonne de feu, et apprit par le jardinier de la maison, venu à sa rencontre, que l'incendie allumé sur divers points à la fois, était alimenté par les papiers du greffe du bailliage qui avait été complètement saccagé par les émeutiers. Tous les registres, chartes, titres de créances étaient devenus la proie des flammes.

« Le château qui domine la ville et les rochers qui la bordent vers l'orient, apparaissaient au milieu de la nuit avec une clarté d'un effet beaucoup plus saillant que le jour et qui, sans la cause qui l'a produite, eût offert un spectacle phénoménal le plus majestueux. »

Enfin les habitants du voisinage, craignant de voir se propager l'incendie, se réveillèrent de leur apathie, tombèrent à coups de bâtons sur la bande de pillards et finirent par les mettre en fuite. L'incendie concentré sur la seule maison du bailli, touchait à sa fin. M. Moll se mit alors en devoir d'accompagner Mme Gérard qui se dirigea vers Porrentruy et eut à subir en route bien des misères et pas mal d'avanies.

« En cheminant vers Dirlinsdorf le spectacle le plus contristant venait s'offrir à nos regards. Des familles entières de la population juive de Dürmenach, campaient sur les bords du chemin et dans les fossés. Elles s'étaient soustraites à la persécution d'une autre bande d'insurgés qui avait spolié et saccagé leurs demeures. Des enfants à la mamelle, des femmes, des vieillards, des berceaux, de la literie et autres effets mobiliers, tout cela se trouvait pêle mêle à terre. Les enfants criaient, les adultes gémissaient. Heureusement le temps fut fort beau et semblait protéger ces tristes caravanes. »

Quand tout fut fini, deux ou trois jours après les événements, deux compagnies d'infanterie du régiment de Bourgogne, qu'on avait détachées de la garnison d'Huningue, arrivaient à Ferrette pour y rester en cantonnement. Comme les fameux carabiniers de la grande duchesse de Gérolstein, ils arrivaient trop tard pour se rendre utiles.

Le coffre-fort du bailli, contenant quatre à cinq mille livres, avait été, avant l'incendie, transporté dans un pré voisin. Les pillards parvinrent à y pratiquer un trou assez grand pour y passer la main et même le bras. Chacun voulant avoir la plus forte part, il y eut alors parmi ces gens ivres une mêlée générale où les horions pleuvaient dru. M. Moll rapporte que l'un d'eux, habitant de Linsdorf, en voulant plonger ou retirer la main, eut le poignet coupé tout net. Quoiqu'il en soit, ils parvinrent à voler toute la somme.

La petite garnison de Ferrette opéra plusieurs arrestations.

Les prévenus furent conduits dans les prisons d'Huningue où fut instituée une commission prévôtale pour instruire extraordinairement et faire le procès aux auteurs, fauteurs et complices des désordres et pillages. Le général Castéja vint lui-même sur les lieux, prendre des informations et assurer les dispositions nécessaires pour le rétablissement complet de l'ordre.

Quand les cendres de l'incendie furent refroidies, M. Moll, accompagné de Mme Gérard, fit faire des fouilles par une équipe d'ouvriers sur l'emplacement de la maison, dans l'espoir de retrouver les douze mille livres en argent qu'il n'avait pas eu le temps de jeter dans le puits lors de l'invasion de la maison et qu'il avait simplement déposés sous une petite table dans le cabinet de M. Gérard. Après un travail assez long, et à la profondeur d'environ quatre pieds, les ouvriers rencontrèrent de la résistance et s'aperçurent qu'ils remuaient des matières métalliques et sonores. C'étaient, à la grande surprise des assistants, des piles d'écus de six livres entassées les unes sur les autres. Ces pièces d'argent étaient tellement agglutinées et adhérentes qu'il était impossible de les disjoindre. Chose merveilleuse, il ne manquait aux douze mille livres que *quatre écus !*....

« Bien que cette découverte, dit M. Moll, ne soit qu'un faible allègement des pertes causées par l'incendie, elle me donna d'autant plus de satisfaction qu'elle surpassait mon attente et que, d'un autre côté, elle attestait ma sollicitude pour sauver ce qui pouvait l'être. »

Pour terminer cette relation qui, dans le manuscrit original occupe 70 pages, voici les réflexions qu'inspirait en 1835, à M. Moll son séjour assez long parmi les populations du Sundgau :

« Ferrette est le seul endroit de la province qui a offert le triste spectacle de l'incendie. Ailleurs on s'en est tenu au sac, au pillage et à la dévastation. On a voulu conclure de là que la morale, parmi les populations du Sundgau, est plus relâchée qu'ailleurs et que, dès lors, il doit y avoir moins de retenue pour commettre des actions criminelles. Il m'appartient de repousser hautement ce qu'une semblable inculpation

aurait d'injuste. J'ai vécu pendant plusieurs années au milieu de cette population, je fus en relation journalière avec les habitants de la campagne et les autorités locales, en raison des fonctions administratives que j'exerçais en sous-ordre ou par délégation ; je me trouvais, par conséquent, mieux à même que qui que ce soit d'étudier, d'observer, d'apprécier le caractère et les mœurs des habitants. J'ai rempli postérieurement, en différentes contrées, des fonctions publiques, et je puis dire avec assurance, nulle part je n'ai trouvé plus de loyauté, plus de déférence de la part des administrés envers l'autorité, que dans le ci-devant comté de Ferrette.... Que le genre de vie, les habitudes et les usages dans les relations sociales, parmi la classe plébéienne, y conservent quelque chose d'antique ou de moins maniéré qu'ailleurs, c'est-à-dire que la contrée ne soit pas à la hauteur de ce qu'on appelle si fastueusement la lumière progressive, c'est possible, je n'entends pas le contester. Mais c'est précisément par ce que les mœurs patriarcales se sont conservées plus intactes, que je pourrais soutenir que la vieille bonne foi y est plus ingénue, plus confiante et par là même plus accessible aux moyens de séduction qui ont pu y être pratiqués. »

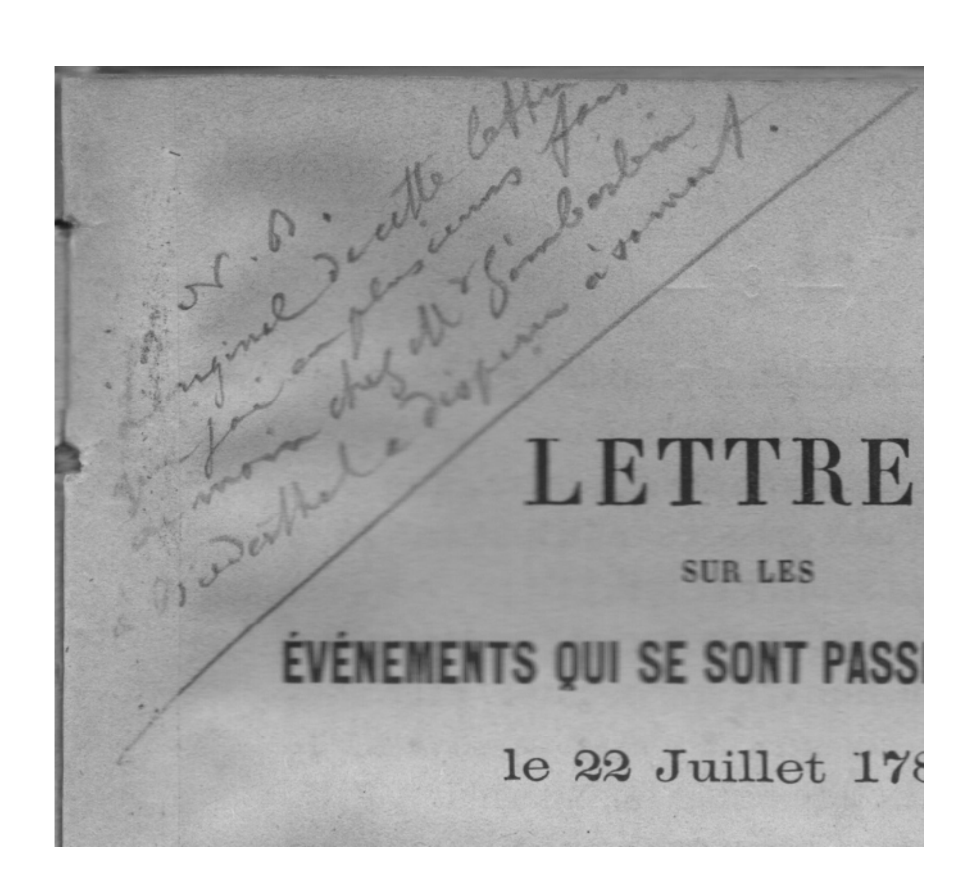
INDEX des noms cités par Alexandre Moll (1789,1835).

INDEX des noms cités par Desgrandchamps (1879).

INDEX des noms cités par Goutzwiller (1894).

Les numéros entre crochet donnent la pagination des éditions de 1879 et 1894
les notes en italiques sont de l’éditeur de la présente édition.

L'ouvrage qui servit à la reproduction de l'imprimé des
lettres de Moll est un exemplaire de l'édition originale
de 1879 qu'Hippolyte Vogelweid se procurât après 1892.
En haut à gauche de la page 7 (ici reproduite en vis à vis)
il inscrivit au crayon cette note : « N.B.   l'original de cette lettre
que j'ai eu plusieurs fois en main chez Mr Zimberlin de Biederthal
a disparu à sa mort. » (zimberlin mourût en 1883).
Par la suite, avant 1910 Hippolyte Vogelweid fit succinctement
relié et rogné, très probablement à Ferrette par Gault imprimeur
relieur, ce tirage à part à la suite de l'ouvrage de
Charles Goutzwiller « Le comté de Ferrette – esquisses
historiques »(1868). Consulté, éventuellement
emprunté par Ferdinand Scheurer , le livre servit
à celui-ci à publier un résumé des évènements de
Juillet 1789 à Ferrette dans le bulletin de la société Belfortaine
d'émulation de 1910 sous le titre de
« La famille Gérard et l'incendie de Ferrette en 1789 ».
Il fut encore prêté par Léonie Vogelweid à Émile Froté en 1955.


N. B. … original de cette lettre …

LETTRE

SUR LES

ÉVÉNEMENTS QUI SE SONT PASS

le 22 Juillet 178